

Olivier Linder

Autor(en): **Linder, Olivier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[89] (2001)**

Heft 1453-1454

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282028>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Olivier Linder

**Economiste, responsable
du secteur des hôpitaux
au Service de la santé publique
du canton de Neuchâtel**

La Chaux-de-Fonds



S'agissant du numéro d'avril, je suis tout à fait d'accord sur le fond avec le problème soulevé par le dossier et j'ai même été un peu scandalisé par l'article sur l'engagement des hôtes pour le Salon de l'auto. Mais je me posais surtout deux questions-remarques par rapport à l'article d'introduction du dossier (ndlr: Soucis de taille, le poids de l'industrie de la minceur). Vous avancez que la pression mise sur les femmes concernant leur apparence physique correspond dans une large mesure à la période où leur indépendance s'est révélée et que c'est une réaction de la société patriarcale à cette libération. Est-ce que les journaux féminins (*Elle*, *Vogue*, etc.) n'étaient pas sous une responsabilité rédactionnelle féminine? Est-ce que les femmes se sont vues contraintes de subir cette pression ou bien ont-elles également participé à sa mise en place?

Pour ma part, je plaide pour une responsabilité partagée. Les femmes s'étant libérées pendant l'après-guerre, après avoir fait tourner le pays et montré leur capacité d'action, elles aspiraient à une plus grande reconnaissance, notamment par la liberté de séduire, liberté accentuée par la découverte de la pilule contraceptive. C'est un phénomène plus complexe qu'une réaction machiste consciente, comme vous le laissez penser dans votre article (mais c'est peut-être par manque de place que vous n'avez pas développé votre argumentation). En revanche, je reconnais que la dérive obsessionnelle à laquelle on aboutit maintenant est des plus préoccupantes et que les enjeux économiques du secteur empêchent qu'on ne se pose sérieusement la question de savoir jusqu'où l'apparence physique est importante dans la réalisation de soi. Le parallèle avec le sida est quand même un peu tendancieux; les pressions économiques sont largement plus fortes que les pressions sexistes à ce sujet. J'ai également une question liée à ce débat sur l'apparence: la chirurgie esthétique n'est plus l'apanage des femmes, de même que les produits cosmétiques et les cures d'amaigrissement. Comment intégrez-vous ces données nouvelles avec les théories et les revendications féministes?

Les pressions exercées sur les femmes par rapport à leur apparence existent depuis longtemps. Ce qui correspond à la période où l'«indépendance» des Occidentales s'est révélée (décennie septante), c'est le développement d'un véritable marché de la minceur. Historiquement, en réaction à chaque pas libérateur, il y a eu des résistances misogynes et antiféministes. Les journaux féminins, initialement créés, dirigés et écrits par des hommes ont progressivement été mis sous responsabilité rédactionnelle féminine. Mais le fait d'être femme ne prédispose pas forcément à promouvoir l'égalité, ou quoi que ce soit. Le lavage de cerveau mise sur l'insécurité, la mésestime de soi et le besoin d'être aimé-e. Il faut être particulièrement fort-e pour y résister. Certes, les femmes ont aspiré à une plus grande reconnaissance après leur expérience de la guerre, mais plutôt en revendiquant des droits plus urgents que la liberté de séduire, comme l'accès libre et gratuit à l'IVG, des centres d'hébergement pour femmes battues ou le partage des tâches domestiques. Si la sacro-sainte pilule a changé la vie des femmes, c'est en partie parce qu'il est plus simple dans une relation inégalitaire de consommer des hormones que de négocier une sexualité à la fois satisfaisante et non fécondante. Si tant de femmes sont malheureuses à cause de la perception qu'elles ont de leur apparence, il ne s'agit pas d'un complot scrupuleusement organisé. Mais plutôt d'un ensemble de conjonctures économiques et sociales complexes qui notamment, entraîne un durcissement des politiques à l'égard des groupes discriminés et laisse le champ libre au marché et aux «phobes» de tous poils. Un peu comme en ce moment. Susan Faludi parle de backlash; de retour de bâton. Les pressions économiques sont «sexistes». Parce que, globalement, un sexe peut les exercer, l'autre pas. L'obsession croissante des hommes par rapport à leur look n'est pas comparable à celle, millénaire et omnidéterminante, que vivent les femmes, car elles sont asymétriques. Mais l'obsession masculine constitue indéniablement un nivellement vers le bas qui ne correspond en rien, vu d'une perspective féministe, à l'«égalité».

AMD